Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 7

Artikel: Ravageau
Autor: Theuriet, André
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-253733

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

souvent impunis grâce à la mauvaise organisation de la police et la prévarication des juges.

Mais avec le régime autoritaire introduit par les Russes, l'ordre et la sécurité ne tarderont pas à s'y établir.

B. DE ZENZINOFF.

RAVAGEAU

(Fin)

Dès le lendemain il l'avait franchement adopté et l'apprentissage commençait. Quand le troupeau s'éparpillait trop et semblait vouloir faire une pointe dans les bois, Ravageau, debout derrière son élève, le guignait d'une certaine façon en tournant significativement la tête du côté des moutons et en jetant un aboiement impératif. Le barbet sans expérience ne semblait pas comprendre; alors notre chien courait tout seul vers les trainards, les rassemblait et les ramenait en deux coups de temps, puis quand le troupeau cheminait en ordre, il revenait triomphant vers le petit et aboyait deux ou trois fois, comme pour lui dire: « Voilà!... C'est ainsi que ça se pratique!» — L'éducation prit du temps ; Roussillon était jeune, musard et très distrait. Ravageau ne se lassait pas, il recommençait patiemment et avait bien des maux à inculquer à l'apprenti les roueries du métier. Il ne se fâchait jamais, nonobstant, et prenait au contraire son camarade en plus grande amitié. C'est comme ça: Nous aimons davantage ceux qui nous donnent le plus de tablature, et les femmes n'ont jamais plus de tendresse que pour les nourrissons dont l'élevage a été pénible. L'affection de Ravageau pour son Roussillon était vraiment plaisante à voir. Il ne touchait jamais à sa pitance que lorsque le barbet était rassasié. La nuit, dans le parc, il s'étendait sur la paille, invitait par un grognement sec son protégé à venir se blottir entre ses pattes et ne s'endormait que lorsque le petit, couché bien au chaud contre son ventre, commençait à ronfler doucement...

Trois mois s'écoulèrent ainsi et l'on atteignit la mi-octobre. Les bois rougissaient, les soirées fraichissaient; nous parquions néanmoins encore dans la friche, attendant les premiers givres pour dévaler dans les prés et hiverner au village. Une nuit que nous dormions serrés, le pâtureau et moi, dans notre loge roulante, Ravageau et Roussillon, entre les roues, je fus brusquement réveillé par un violent coup de gueule de notre danois. « Décanile! dis-je au pâtureau qui se frottait les yeux, il se passe quelque chose de pas ordinaire.» J'empoigne ma houlette et nous nous glissons dehors. Le ciel était clair, fourmillant d'étoiles, avec un bout de lune rongée qui descendait vers les bois. Les moutons pelotonnés en tas, tremblaient et bêlaient d'une façon gémissante, tandis que Ravageau et Roussillon dressés sur leurs pattes, grognaient à qui mieux mieux. Ils sentent le loup, murmurai-je au pâtureau ; reste dans le parc et ouvre l'œil, moi je vais voir ce qui se mitonne dehors....»

Accompagné de deux chiens, j'avance hors des clôtures avec précaution. Tout-à-coup, grâce à un dernier rais de lune, j'aperçois les maraudeurs qui causaient tout ce *raffut* et je me rase contre l'angle des barrières. C'étaient deux loups. Sans bruit, à pas allougés, flairant le vent, ils pointaient sur le parc et dans l'ombre leurs prunelles brillaient comme des vers-luisants. A ce moment, je regardai Ravageau; il avait généreusement abrité le petit Roussillon entre ses quatres hautes pattes et n'attandait qu'un signe pour s'élancer. Déjà j'entendais le souffle haletant des deux loups qui se rapprochaient. « Hardi! Ravageau!...»

D'un bond, le chien sauta sur l'un des brigands, tandis que je tapais sur l'autre à coup de houlette. Le loup, mordu en pleine échine, avait roulé par terre. Les crocs du chien travaillaient ferme, car il hurlait comme un damné. Ah! le brave Ravageau... Il prit la maudite bête à la gorge et l'étrangla net. Le loup n'eut pas le temps de crier : ouf! Il raidit ses quatre pattes et creva. L'autre avait lâchement décampé. « Bon voyage » pensais-je, et je m'apprêtais à rentrer, quand je vis Ravageau effaré, flairer de droite et de gauche avec des grognements plaintifs, et je compris qu'il cherchait Roussillon, que nous avions complètement oublié dans la bagarre. « Roussillon! Té!.. Roussillon! Mais j'avais beau hucher, plus de barbet!... Le pâtureau ne l'avait pas revu. « Bah ! dis-je, il se retrouvera demain, recouchons-nous! » Et nous nous endormîmes, le pâtureau et moi dans la loge. Mais le lendemain, au petit matin, quand on se réveilla pour faire sortir le troupeau, en voilà bien d'une autre! Ravageau à son tour manquait à l'appel. Pendant la nuit il avait franchi la clôture, et était parti en quête de son ami.

Tout le jour, nous l'attendîmes vainement. Nous commencions à être cruellement inquiets, quand, vers le coucher du soleil, nous ouïmes un aboiement de détresse du côté des bois de Charbonnière. « C'est lui! m'écriai-je, reste là, je vais voir...» Je courus droit au taillis d'où les aboiements résonnaient par intervalles, tout pareils aux cris d'une femme en mal d'enfant. Guidé par cette clameur, je pénètre à travers les ronciers jusqu'à une ancienne place à charbon, et qu'est-ce que je vois, monsieur? Ravageau accroupi sur son train de derrière, la robe hérissée, les yeux blancs, la tête levée au ciel et bramant comme un désespéré. Sur la terre piétinée et presque sous ses pattes, des débris d'os sanguinolents, des bouquets de poils fauves, un morceau de carcasse écrabouillée, voilà tout ce qui restait de Roussillon... *Paoure petite cagne!* Tandis que Ravageau s'acharnait après le loup, elle avait été emportée par l'autre brigand, qui l'avait dépiotée et mise en *briques*... La désolation de Ravageau fendait le cœur. J'avais beau l'appeler, il ne voulait plus quitter la place... Je ne trouvai d'autre moyen de l'emmener que de ramasser les os dans ma limousine. Alors, docile comme un agneau, il me suivit, la tête basse, la queue entre les jambes, geignant et flairant lamentablement le paquet qui contenait les restes du malheureux Roussillon...

La semaine d'après on redescendit à Vivey. Mais la mort du barbet avait porté un coup à Ravageau. Il était devenu inquiet, farouche, hargneux et ne pouvait supporter la vue des roquets du village. Un jour, il mordit celui de la mairesse. Le maire, furieux, prétendit que notre danois était enragé et donna l'ordre de l'abattre. Le garde forestier mit deux balles dans la tête au brave Ravageau, qui alla rejoindre ainsi plus vitement son ami Roussillon au paradis des chiens... »

ANDRÉ THEURIET, de l'Académie française.

Les villes en bois

Quiconque a vu les villes en bois de la Norvège se représentera plus aisément la catastrophe qui, il y a trois semaines, a détruit la ville d'Aalesund, en Norvège.

Trondheim, qui est la cité la plus fréquentée des touristes, et dont maint incendie a ravagé les rues, suffit à donner une idée de ce que peut être un sinistre causé par le feu dans une agglomération norvégienne. Mais les murailles de troncs bruts et les toits de bardeaux dans une ville de moindre importance offre encore plus de prise aux flammes que les surfaces lisses dont on recouvre les maisons dans la Norvège moderne.